

Midi Libre

Midi Libre - 26 octobre 2009

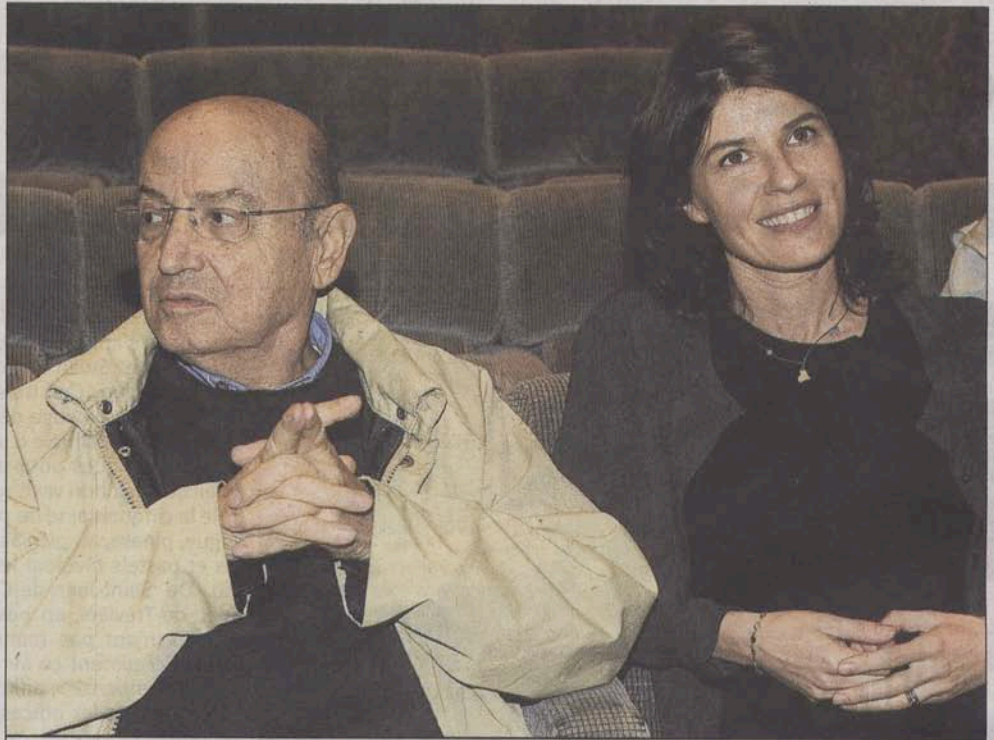
Cinemed La « mélancolie » d'un monstre sacré grec

RENCONTRE

→ Theo Angelopoulos était ce week-end au festival pour présenter "La poussière du temps"

Le nouveau film de Theo Angelopoulos, rien de moins que le plus grand réalisateur grec et l'un des monstres sacrés du cinéma d'auteur (Grand prix du jury 1993 et Palme d'or 1998 à Cannes), n'a, à ce jour, pas de distributeur pour la France.

Pour reprendre les termes de Jean-François Bourgeot, directeur du Cinemed, qui projetait, samedi, ledit film, *The dust of time* (*La poussière du temps*) en exclusivité, « le marché serait hésitant ». Eh bien, disons-le sans détour, le marché est crétin... Michel Ciment, sommité de la critique de cinéma (*Positif*), le dit avec plus de classe et d'autorité : « Theo Angelopoulos a fait treize films en quarante ans et il ne m'a jamais déçu. Il a toujours réussi à faire très exactement ce qu'il



Le grand Theo Angelopoulos est venu à Montpellier avec la muse de son film, Irène Jacob. Photo É. CATARINA

« Que reste-t-il du XX^e siècle ?

Un peu d'amertume... Mais on essaie de faire face »

voulait ; ce qui est un exploit dans le cinéma. Et en plus d'être un très grand réalisateur, c'est un poète et un philosophe. »

La poussière du temps est en fait le deuxième volet d'une trilogie consacrée au XX^e siècle, après *Eléni, la terre qui pleure*. On y suit A., un réalisateur américain (Willem Dafoe) qui, fin 1999, réalise à Berlin un film sur l'histoire de ses parents grecs, Spyros (incarné dans ses vieux jours

par Michel Piccoli) et Eléni (Irène Jacob, sublime comme toujours), ainsi que Jacob, l'indéfectible ami d'icelle (Bruno Ganz). Une histoire bouleversée et bouleversante car la Seconde Guerre mondiale a séparé les amants, son père fuyant vers les États-Unis et sa mère étant envoyée, après la guerre civile grecque, en Sibérie. En 1999, tous vont se réunir tandis que A. ne trouve plus sa fille, Eléni, en fugue...

Passé, présent, fiction, réalité, souvenirs... tout s'intrique étroitement dans ce beau film poignant et intrigant, comme s'il s'agissait d'une seule projection mentale du réalisateur A. avec ce que cela implique de rémanences, digressions, béances, réflexions, confusions, émotions... Et *La poussière du temps*, qui se déroule

le à la veille d'un siècle nouveau, de nous poser la question, formulée ainsi par Angelopoulos : « Que reste-t-il de ce XX^e siècle qui a été le théâtre de tant de guerres mais qui, en même temps, a vu naître tant d'espoirs ? Un peu d'amertume... Mais on essaie de faire face, on continue... »

Les utopies du siècle passé sont défuntes mais demeurent le rêve que l'impossible devient réalité, Theo Angelopoulos en est persuadé, son film le dit, et c'est vers les migrants que se porte son regard. Il cite *Alcibiade* de Platon (citation mise en exergue de son film *Le regard d'Ulysse*) : « L'âme aussi, si elle veut se reconnaître, devra se regarder dans une âme » ; autrement dit, pour se

connaître, il faut se voir dans les yeux d'un autre. Il va nous falloir être plus tolérant, c'est obligatoire, mieux accepter l'autre, l'immigré... » Il n'empêche, le regard d'Angelopoulos s'avère toujours empreint d'une certaine mélancolie et il la revendique : « *La mélancolie, c'est la dignité du sentiment, c'est le côté poétique de l'échec. Il y a des artistes qui parviennent à rester malgré l'expérience optimistes. Voyez Manuel de Oliveira, il est d'un optimisme incroyable à 101 ans ! Mais comme disait quelqu'un, "J'aime bien votre optimisme mais je préfère ma mélancolie".* » On lui demande qui il cite ainsi. Il sourit - eh oui ! : « *Moi.* » ●

Jérémy BERNÈDE